

XYZ. La revue de la nouvelle

Rideau

Jacinthe Laforde



Numéro 72, hiver 2002

Cartes postales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3801ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laforde, J. (2002). Rideau. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (72), 74–81.

Rideau

Jacinthe Laforte

Au-dessus d'une mer de papiers, flotte mon grand rideau, immobile, lit de lait tendu entre la ville et moi. Les bulles de ma lune y apparaissent lorsque je m'étends sur ma catalogue, voie royale vers la tenture.

J'ai voulu mettre de l'ordre dans les papiers qui pullulent derrière les portes de la garde-robe. Le classement, ça commence pour moi par l'abordage des boîtes, le pillage joyeux qui répand, le plaisir de mettre au jour des monceaux d'écriture, lettres, notes, histoires écrites d'une main encore neuve, qu'il me faut étaler, dont il faut pour les trier lire le début, puis le milieu, encore une ligne... Les opinions sans nuances que j'énonçais! Les intrigues incroyables, souvenirs qui reviennent... Je me surprends à rêver au milieu d'un océan de feuilles et de cahiers épars qui ont glissé jusque sous le lit, envahi mes draps; de la porte à la fenêtre ils tapissent le plancher et m'encerclent. Seule, je ne peux rien devant un tel désordre, impossible maintenant de classer, je voudrais n'avoir rien sorti, je regrette d'avoir brassé le papier qui dormait. Il faudrait tout remettre dans les boîtes, tel quel, tant pis! Mais je ressens une fatigue telle que je me couche, moi aussi, sur mon lit. Et mes yeux dévalent le tissage grossier d'un corps de lin qui dessine des escaliers.

Sur le rebord de la fenêtre, deux chevaux en pot. Ma mère les avait fabriqués en cousant des yeux, des oreilles et une crinière sur de vieux bas. Moi je les ai enfilés sur une tige pour qu'ils se tiennent droit, plantés dans leur vase, monstre à deux têtes loufoque dans le soleil. Celui qui appartenait à ma sœur fait une grimace; le mien a la langue en appliqué, cousue de tous les côtés.

J'ai envie de les enfourcher pour parcourir, parmi les moutons de poussière, au grand galop, les plages qui entourent ma chambre inondée de feuilletts. Peut-être un flair de bête trouverait-il l'histoire que je cherchais et que je n'ai pas trouvée, parmi tous ces carnets. Allongée sur l'île de mon lit, je regarde ce

paysage et constate qu'à dix pas de recul, les pages et les pages qui ont été noircies semblent encore blanches.

Vers la fin de l'époque où je dessinais sans cesse des princesses aux robes magnifiques, j'ai découvert qu'il me fallait être Anne de la maison aux pignons verts. Sur le pupitre de ma chambre, dans un cahier à spirale dont la couverture était brune, au crayon à mine mal aiguisé, de mes lettres attachées encore neuves et chancelantes, mon écriture pleine de certitudes a coulé en phrases qui ondulaient et dépassaient les lignes. C'est là que j'ai écrit et réécrit ma première histoire, celle de la fille qui vit derrière une chute.

J'ai perdu le cahier et, si je me rappelle les événements de mon histoire, j'aimerais bien goûter aux mots dont je me suis servie, à neuf ans, pour parler d'une petite fille abandonnée sur les flots par des parents trop pauvres pour la nourrir. Dans certaines versions, elle coule. Mais le roi Neptune a vite fait de la prendre en pitié, la ressuscitant et la conduisant dans une île déserte. Elle y grandit, toute seule, mais nantie d'une chance extraordinaire : vivre derrière une chute. Un jour, un bateau accoste, à son bord un beau jeune homme fort distingué. Bien sûr, il tombe amoureux de l'enfant devenue jeune femme et la ramène dans la civilisation.

Je croyais qu'il suffisait de s'asseoir un crayon à la main pour qu'un roman s'écrive, génial. Mes projets de cette période ont tous avorté. Il n'y a pas si longtemps que j'ai compris l'impossibilité d'écrire une histoire dont seul le déroulement m'intéresse, qui ne viserait qu'à se rendre au dénouement. Quand une histoire ne me dit pas un traître mot, quand aucune image excitante n'en surgit, son écriture m'asphyxie. Peut-être est-ce pour ça que j'arrêtais toujours le récit autour du moment où l'héroïne quitte son île. La suite n'avait pas d'importance, je savais qu'elle allait devenir peintre et épouser le jeune homme venu la chercher. Plusieurs fois j'ai réécrit l'amorce de ce texte, c'est-à-dire ce qui comptait vraiment : le mystère d'une enfance dans la solitude absolue.

Du plus loin que je me souviens, chaque jour j'ai joué avec mon voisin d'à côté, qui a été presque mon petit frère, mon

acolyte de tous les jeux d'enfants. À l'un de ses anniversaires, en plein mois de juillet, quand le sous-sol frais est tellement le bienvenu, il avait reçu l'Île boule de feu : une planche de jeu, maquette d'île en relief, des escaliers à même le roc, des canyons de lave, des sentiers courant dans la verdure peinte. Le plaisir de conduire une figurine dans les zigzags, du bout des doigts, de suivre d'en haut des chemins, de dessiner des parcours. Parfois nous accostions par la plage, sur un des versants de ce volcan insulaire, parfois nous arrivions par la falaise, nous étions des aventuriers, il fallait peiner, gravir en émettant les halètements de l'enthousiasme et de la fatigue, le chuintement des cailloux glissant sous nos pieds. Quand l'un de nous atteignait le sommet, une espèce de caverne avec des portes, ah ah ! il en ouvrait une, poussait la bille rouge dans l'un des sillons, et voilà, la boule de feu rasait tout sur son passage. Refoulait le pionnier perdant au bord de la falaise, le fracassait sur les rochers, le noyait dans les vagues déchaînées du Pacifique. Le plaisir jusque dans les dents de voir les pions emportés par la lave ! L'excitation en attendant de savoir si la bille les pousserait en bas de la maquette, les tests pour déterminer quelle force donner à la poussée afin de bien mettre l'autre hors jeu ! Les bonshommes, parfois, c'était nous. Mais souvent il s'agissait d'objets sans importance que nous balancions dans l'océan sans réfléchir, à répétition, jeu de jeter sans fin des corps à la mer, entre amis, en riant.

C'est un peu plus tard que j'ai commencé à m'asseoir à mon petit pupitre, pour non plus dessiner des princesses, mais écrire leur histoire en alignant des mots. L'écriture, preuve de solitude, signe de la détresse face à la perte de mon petit voisin qui commençait à jouer avec des garçons, la ruelle ne m'appartenait plus en propre, envahie par d'autres enfants de son âge à lui, plus jeunes... L'écriture, parce que entreprendre des expéditions derrière le lilas ne me satisfaisait plus tout à fait ; le jeu commençait à décoller et moi à saisir que ce n'est pas si simple, qu'il ne suffit pas d'encercler avec de grosses roches des bouts de bois vert et de s'imaginer qu'il s'agit d'un feu, pour cesser d'avoir froid. Je devais pressentir que, si je me retrouvais seule à faire griller un poisson

imaginaire sur des flammes inventées, le plaisir perdrait de sa saveur et les fables ne crépiteraient plus.

Je n'ai pas retrouvé ma première histoire, celle dont le titre et le nom de l'héroïne m'échappent, mais, comme chaque fois que je fouille un peu, une copie de *Mort subite* m'est tombée dans les mains. Les phrases courtes et maladroitement pathétiques pour raconter un mélange de sensations et d'horreur : Diane, une petite orpheline de dix ans placée en famille d'accueil, « va de foyer en foyer ». Une nuit, elle voit sa grand-mère chérie, dans le cadre de sa photo, se déformer hideusement et l'appeler avec tant de tendresse que Diane, « cette enfant qui a vécu dans la misère », se jette dans ses bras... et se réveille en sursaut. Après cette première chute, elle se lève pour aller boire de l'eau, mais la salle à manger est devenue « une rivière d'eau boueuse dans une caverne », d'où sortent des bras monstrueux qui la saisissent et l'enfoncent, la noient, la tuent ! Puis l'enfant, légère, se regarde d'en haut. Et les gens qui ne pleurent même pas, qui donnent des coups de pied à son cercueil. La mère adoptive la retrouve morte, le matin. « On creusa sa tombe à côté de celle de sa grand-mère. Elle vécut bien plus heureuse avec les esprits qu'avec les hommes. »

Il y a toujours un Jonathan dans les ruelles. Le nôtre était un rouquin grassouillet qui m'a dit, un jour, que sa petite sœur avait la maladie des cauchemars. Moi quand je me réveillais dans l'horreur, j'allais retrouver mes parents. Mais il vient un moment où on est trop grand pour se glisser dans leur lit. Je me souviens d'une nuit où je suis restée dans l'embrasure de la porte, une minute peut-être, à regarder ma maman dormir, oscillant entre l'angoisse de mon rêve et le malaise d'une demande qui serait assurément rejetée. Ma mère a senti ma présence et s'est réveillée avec un petit cri. Son cauchemar, c'était moi.

Je pressens l'imminence d'un souvenir... un petit bonhomme... une poupée grosse comme un bout de doigt, en bois noir, on dirait presque des allumettes recouvertes de tissu coloré, oui, je les revois, on pouvait à peine les manipuler. Nous avons dû les perdre dans l'aspirateur, leur briser le squelette sous un soulier, les manger, peut-être. Je les rangeais dans une petite

maison, une pochette de tissu, elles avaient une fonction... magique. Oui ! Je devais leur confier mes soucis et les mettre sous l'oreiller.

L'autre nuit, j'ai rêvé d'un bruit dans l'entrée et soudain j'étais réveillée, dans cet état lucide, dans cet état horrible qui me saisit quand soudain je chute du sommeil à l'éveil dans une absence de transition qui plaque mes rêves sur l'espace réel de ma chambre et me laisse le cœur affolé. Un cauchemar, s'il reste là d'où il vient, meurt sans suite. Mais s'il me ramène à la conscience, c'est seule avec mes sens délirants, dans la noirceur, que je fais face à toute son ample horreur.

Le papier est froid, le papier coupe. Un jour, à quinze ans, quelque temps après avoir écrit une nouvelle pleine d'imagination où une femme est la meilleure amie de sa fille, je me suis accidentellement incisé le poignet en classant des feuilles. Je me rappelle la brûlure intense, celle des blessures insignifiantes, la ligne très rouge qui ne me viderait pas de mon sang. J'ai pensé aux saignées purgatives, je me suis dit qu'il fallait parfois s'aérer les veines ; j'ai songé au pacte qui nous lie avec quelqu'un dans un sang commun, quand l'amour est si insoutenable qu'il a besoin pour se rassurer qu'on lui promette l'éternité ; j'ai pensé aux suicides. Moi j'étais seule avec ce compagnon exaspérant qu'on ne peut pas étreindre et encore moins embrasser, parce qu'une langue coupée écrit des mots ferreux qui s'oxydent et se corrompent. C'est depuis ce temps-là que la feuille de papier est pour moi un corps cerné de bords coupants comme une vitre ; depuis lors, j'ai besoin qu'elle me renvoie mon image.

Avant cela, mes historiettes m'allaient. Leur naïveté m'amuse chaque fois, me fait un peu honte quand ce n'est plus tout à fait un enfant qui les a écrites. Je pense à cette intrigue d'époque, comique... Alexandra, une jeune femme de quinze ans, doit épouser un homme de l'âge de son père, dont le fils est amoureux d'elle. Ce poète trahi par le sort organise, à l'aide d'un copain, un quiproquo à partir de son nom, puisque, après tout, il porte le même que son père. C'est donc lui qui passe l'anneau au doigt de la belle Alexandra : « Et c'est là, en pleine nature, au-dessus d'un

petit ruisseau, que le prêtre les marie. Tant pis pour les parents ! Il y a beaucoup de bons baisers. Tant pis pour les principes ! Le jeune couple monte sur l'étalon noir. Vive la liberté ! Ils partent au galop vers le port... vers une île exotique où n'existe que l'amour.»

Pourquoi la vie derrière une chute me paraissait-elle si enviable ? Ma première histoire ne détaillait pas le quotidien de mon héroïne, mais était-ce nécessaire ? Quand on a une île à soi, on n'a pas une seconde de trop : explorer chaque tronc d'arbre, vérifier la solidité de chaque liane, chasser et pêcher sa nourriture, allumer le feu... Dormir sur une paillasse, mais face à la merveille d'une fenêtre mouvante, rideau qui faisait écran, qui protégeait une caverne tellement secrète que moi-même je n'y pensais jamais ; c'est aujourd'hui que j'imagine les parois rugueuses et les ombres qui s'y dessinent. Quand mon personnage se retirait derrière sa chute, c'était parce qu'il faisait nuit, et quand on a neuf ans, tout s'arrête jusqu'au matin. Jamais elle n'avait peur, rien ne la menaçait. Magie d'une barrière fluide, d'une protection liquide qui tombe du ciel et va rejoindre la mer.

Longtemps a été suspendue devant ma fenêtre une petite poupée au chapeau conique. Ma sœur fréquentait une école de musique. Ma sœur avait l'oreille musicale, elle. Elle allait donner un spectacle déguisée en gnome, avec un grand chapeau pointu. Moi j'allais seulement à la maternelle, l'après-midi ma mère me traînait à l'autre école et je restais en coulisse : les grands comme ma sœur tournaient et chantaient, et je voyais progresser chaque semaine la confection des chapeaux, qui se multipliaient grâce à la magie des doigts de ma mère, habiles comme les souris de Cendrillon. Et moi ? Elle m'avait cousu une petite poupée à la robe et au grand chapeau rouges. Je la gardais dans ma main et j'allais raconter ma vie au monsieur qui cousait les pantalons de gnome.

Chez mes parents, dans le vieil ordinateur, je pourrais retrouver une deuxième version de mon histoire perdue, travaillée plus tard, après que j'ai eu la permission d'utiliser la précieuse machine. Je crois que j'avais voulu l'écrire pour de bon, mon

roman, parce que ce texte développait beaucoup plus en détail le prélude de l'histoire, l'épisode où le bébé est abandonné sur la mer, dans un bac à vaisselle. C'était d'ailleurs le titre : *Le bac à vaisselle qui pleurait*. L'enfant était recueillie par l'équipage sympathique d'un bateau. Mon texte se voulait comique et attendrissant, mettant en scène la relation d'affection bourrue entre le capitaine et Annie, la cuisinière vieille fille. Elle se préoccupait des couches et des biberons, trouvait du lait même au milieu de l'océan, houspillait gentiment les matelots, joyeux gaillards honnêtes et protecteurs. Comme tous les autres, ce projet d'écriture s'est éteint de lui-même. Peut-être était-ce, cette fois, parce que à bord de ce bateau elle ferait le tour du monde, mais jamais ne trouverait la caverne derrière la chute. Ou si même elle la découvrirait, elle n'aurait plus l'occasion de l'habiter et d'y grandir, seule mais protégée par son rideau miroitant.

Quelque part dans une boîte de décorations, chez ma mère, se cache probablement aussi un très beau livre, en attente qu'on le sorte comme elle le faisait chaque Noël, réjouissante surprise. Ses images qui prenaient toutes les pages montraient une pièce de théâtre racontant la Nativité : les moutons à roulettes, l'étoile des mages et les auréoles suspendues, la poupée Jésus, le bœuf en carton ; le rideau qui se fermait sur la scène, à la fin de cette histoire, en fait commencement d'une vie pour le moins singulière. C'était la magie au grand jour, dans tous ses artifices, la chaussette sous le cheval, la bille de l'Île boule de feu. L'amour silencieux d'une mère au cœur d'un petit gnome de tissu. La peur qui exige de petites amulettes, des poupées-allumettes...

La petite fille aux allumettes ! Un autre livre racontait son histoire... Abandonnée dans le froid, elle regarde les bonnes gens s'empiffrer dans la lumière des fenêtres sans rideaux, dans le froid elle s'endort et elle en meurt, et je me rappelle ma douleur ! La petite fille est seule, abandonnée, et elle en meurt ! Dans la fuite de son âme, dans l'envolée avec sa fée marraine, il y a un courant d'air glacial, une ouverture vers un au-delà trop inquiétant, le noir en haut des escaliers... je ne veux pas monter me coucher dans ma chambre toute seule, maman...

Il faudrait bien penser à ramasser un peu ces papiers, bien que je sache que j'aurai beau refouler la mer dans une boîte, tôt ou tard elle jaillira et je me mouillerais de nouveau. Peut-être la prochaine fois retrouverai-je mon histoire.

Petite, j'inventais des personnages, je les faisais mourir ou je leur donnais une famille, je les campais dans des lieux exotiques rappelant souvent ma première île déserte à la chute merveilleuse. Maintenant, sur le rideau blanc qui jamais ne tombe, je ne projette plus qu'un seul personnage, et qui me ressemble si étrangement...